

## VARIÉTÉS

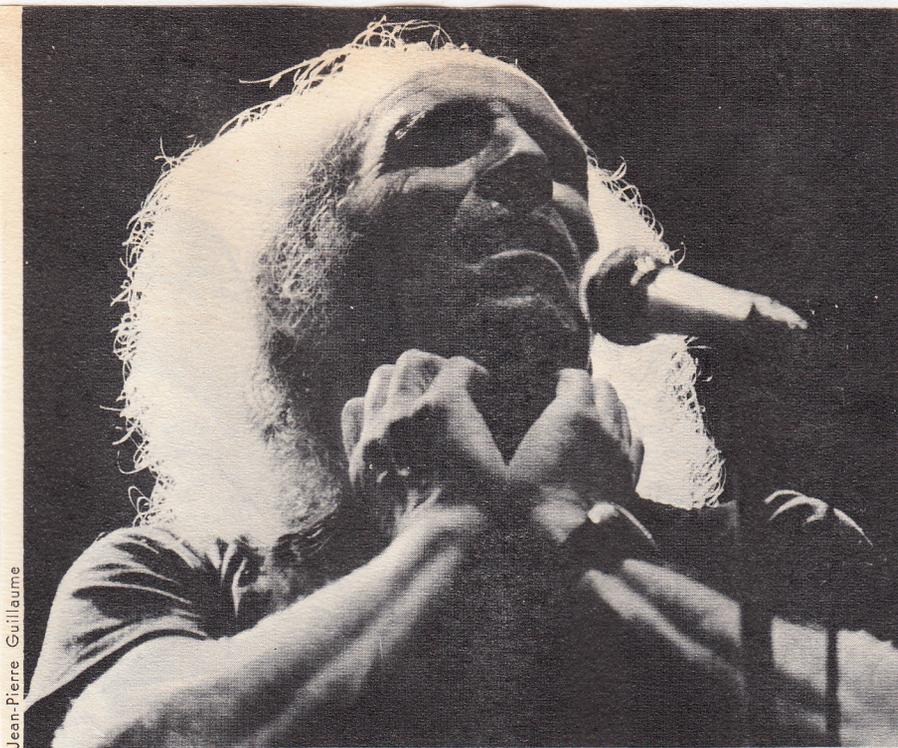
### Léo Ferré s'installe à l'Olympia

Sur la scène de l'Olympia après dix-sept années d'absence, voici revenu « l'immense provocateur ».

Léo the Lion rugit tout seul dans cette cage de l'Olympia où il n'était pas revenu depuis dix-sept années. Noir. Noir le piano tapi dans la pénombre. Au clavier, complice inspiré, Paul Castanier. Il est aveugle et ses lunettes sont noires. Comme les rideaux. Et la chemise, noire, et le jean, black. Tout est en place pour la messe noire, pour la célébration d'un retour placé sous le signe d'un « deuil éclatant du bonheur ».

Léo Ferré, auréolé par le lichen gris de ses cheveux longs, s'avance et laisse jaillir de lui les fleurs du mal.

Le crachat et la violette, le viol des femmes et le vol des mouettes, l'imprécaton et la cantilène. Léo Ferré adoucit le blasphème par un sourire surgi d'une indéfectible enfance, rêve très haut d'une société « spermissive », pelote les rimes, caresse l'hémistiche, étreint la révolution, embrasse la damnation, côtoie en funambule les précipices du ridicule, se raccroche en acrobate aux branches enflammées d'un lyrisme bau-



Jean-Pierre Guillaume

LÉO FERRÉ, A L'OLYMPIA.

« Le cœur battant jusqu'à la dernière battue... »

delairien, fait l'amour aux mots, et puis, dans un effort très impudique, très pathétique, baise la mort qui enfin s'approche.

**Balais de soie.** Onze chansons nouvelles, dont l'une, « Les Amants tristes », dure à elle seule 9 minutes 23 secondes, et qui n'a pas de mélodie écrite, qu'il improvise chaque soir en musicien du verbe. Au long de son récital, on rencontre des troupes de chiens errants, amis muets des « heures pâles » de la nuit, et « Les Oiseaux du malheur » (ce sont les filles, bien entendu).

On se laisse aussi décoiffer par « Mister the Wind » : « Et vos balais de soie comme des violoncelles quand il pleuvra des cons vous nous mettez des ailes. » On navigue au milieu des « souvenirs de ceux qui n'ont plus de maison », on lève le poing à « L'Oppression ». On se roule un peu dans la tiède fange érotique : « Je pensais des vagins et ne savais pas l'heure. » Des dames rient aigu et s'agitent sur leurs strapontins.

On peut résister — si l'on peut — à ce fier exhibitionniste qui gratte jusqu'au sang les plaies de son âme visionnaire, on peut s'irriter de ce vieil étudiant, miraculé de Mai 68, qui tape du pied en gueulant : « I am un immense provocateur ». Mais il faut bien constater qu'aujourd'hui, à Paris, c'est l'anarchie qui tient le haut du pavé chansonnier.

Brassens à Bobino, l'anarchie épicurienne ; Ferré à l'Olympia, l'anarchie saturnienne. Des deux côtés de la Seine et de la scène, deux géants cinquantenaires qui n'ont ni dieu ni maître. Qui n'ont qu'une maîtresse : la poésie.

**Piano envolé.** Léo Ferré dans un bistrot de passage, un pub, un drug où il joue les fantômes en errance : « Où

je vis ? En Italie. J'ai choisi l'exil comme on s'en va crêcher sur un bateau. »

L'Olympia, c'est bien pour ce vagabond volontaire qui avait opté depuis quatre ans pour les tours de chant-manifs de la Mutualité ? « Oui, c'est bien. Sauf les félicitations à la sortie. Je les refuse. Ce ne sont que des condoléances joyeuses. »

Soudain, il raconte : « Je travaillais chez moi pendant le drame de Munich. J'étais assis sur mon tabouret. Et mon piano s'est envolé. Je suis arrivé en piano au-dessus du village olympique, chantant et jouant. Les mecs me tiraient dessus et ne m'atteignaient pas. Je chantais. Alors, j'ai libéré tout le monde. Et mon piano s'est arrêté. »

« Le cœur battant jusqu'à la dernière battue », Léo Ferré s'est réveillé de son rêve éveillé. Il est à l'Olympia, où il a pris ses quartiers d'automne. Il faut aller à sa rencontre. A ses côtés, comme on sait, il y a Popaul. Et, aussi, sa plus tendre amie, ce « désespoir qu'a pas les moyens », la mélancolie. **DANIÈLE HEYMANN ■**